

Glissements progressifs

Si dès l'entame me viennent des jeux de mots, c'est que la lecture de Cécile Mainard a déjà opéré sur mon esprit, désormais prompt à la permutation, au double sens et aux glissements sémantiques. N'étant pas encline aux calembours et encore moins aux contrepèteries, cette plaisanterie excluante au si vilain nom, je remercie la poète-artiste de ne pas m'avoir laissée sur le bord du chemin, ni d'avoir utilisé son art de la tournure pour me faire sentir légèrement stupide quand, comme moi, on ne l'a pas, la blague. La merveille de *Roman d'exposition* repose déjà sur un premier miracle de l'humour : peut-on s'amuser en expliquant des jeux de mots, éprouver du plaisir à découvrir toutes les possibilités offertes par un mot réversible, par une vision déformée et déformante ou un lapsus révélateur ? Oui, et chaque chapitre, sérieuse dans sa mise en œuvre, dans le soin pris à choisir ses mots, concentré et appliqué dans la quête de sens, se pare d'une drôlerie qui relâche l'esprit de sérieux conceptuel de la production artistique, et renoue avec ce qui aurait certainement enchanté Marcel Duchamp, une authentique dérision joueuse. Le livre agit donc sur ses lecteurs, en témoignent la myriade de postfaces qui prolongent le jeu : Vincent Broqua file les métaphores entre les langues, Henri Guette imagine Duchamp méditant ses œuvres de l'autre côté de l'Atlantique, Vincent Labaume part en quête de sens au fin fond de l'Aveyron, Camille Paulhan, inspirée par une conversation entre Duchamp et Otto Hahn en 1966, rappelle l'importance de "s'en foutre", tandis que Daniel Foucard définit le terme clef de l'ouvrage qu'est l'"autoessai". Agathe Bastide conceptualise, quant à elle, l'exposition en proposant un plan et un parcours de visite, rendant de plus en plus concret ce projet, le livre accouchant littéralement d'œuvres et d'une exposition. Plus que la matrice, il en est le récit, le roman, à la manière d'un roman de formation, le "Bildungsroman" où se cache le mot "image" (Bild) une fois encore. Cette maladie communicative de "voir le langage", comme disait Barthes, se redouble ici d'un souci d'une poétique renouant certes avec la racine grecque "poïen", mais qui va plus loin encore dans les manipulations prestidigitatrices de l'autrice. Comme elle le rappelle, "Dire, en grec 'lalein', généralement couplé à 'grafein', écrire", qu'elle lie à et lit dans 'la fameuse eau

Tout commence par une illusion d'optique, un mot lu à l'envers – **REWARD/ DRAWER** dans une œuvre bien connue de Duchamp (*Wanted: \$2,000 Reward*, affiche, 1923) – qui, tout à coup, prend un autre sens. Et un nom qui se resserre, ou était-ce bien la même autrice ? La même Cécile, la Mainardi ? Dans ce faux roman policier, les indices surgissent à profusion : l'artiste parviendra-t-elle à réaliser ses œuvres, à monter son exposition ? La poète se transformera-t-elle en artiste, accomplissant un destin, en *retard*, selon le principe duchampien porté par le *Retard en Verre*, ou en vers ?

LE ROMAN D'UNE EXPOSITION, OU COMMENT NAISSENT LES ŒUVRES

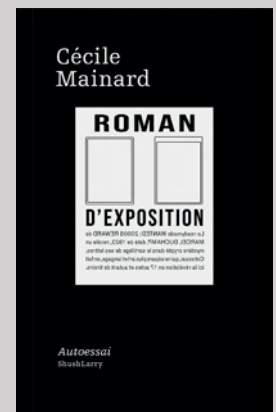
de toilette *Belle Haleine*' de Rose Sélavy. Elle indique, pédagogue et lumineuse à la fois, qu'il faut 'entendre un 'beau dire' ou 'dire beau' [bel lalein]' et de préciser, taquine, 'qu'en matière d'homophonie, Lacan ne dit-il pas que 'tous les coups sont là permis'" (p. 82). Cette jouissance communicative du langage produit un glissando tout au long du texte, qui construit par tableaux des scènes de découvertes artistiques et forme ce "roman" autobiographique d'une artiste conceptuelle.

Une aventure au-delà du langage

Composé en chapitres qui sont potentiellement autant d'œuvres réalisables ou de salles d'une exposition à venir, le roman est un atelier à livre ouvert. Il fait le récit de rencontres, de simulations, d'enchaînements d'idées et de souvenirs personnels qui viennent alimenter la noria imaginaire de la poète en devenir artiste – ou, plutôt, qui s'accomplit en tant qu'artiste. S'il n'appartient pas ici de raconter à nouveau les œuvres, au risque de les dénaturer, on indiquera toutefois la proximité de la démarche avec celle de Marcel Duchamp, artiste et poète, réactivant la part ludico-érotique de son œuvre avec le langage, tout en rattrapant le *retard* : "Ne perdons pas de temps. Plutôt que ça, vivons, car ici est Rose. Il n'y a rien d'autre à faire qu'à se mettre à l'heure érotique du présent" (p. 71), comme nous y invite Cécile Mainard. À partir de *Wanted* où figurait Marcel Duchamp, anagramme de *Marchand du sel*, une récompense **REWARD** était offerte : Cécile Mainard y lit, à l'envers, **DRAWER**, dessin. Dès lors, telle une épiphanie, elle tire le fil sans fin des possibles graphiques, poétiques et plastiques à partir et autour de Duchamp. Les œuvres se matérialisent d'ailleurs peu à peu, dans le sillage de ses "Mainardises" : le "Saint-Suire" qu'elle décrit ici est une parfaite copie des taches de rousseur du bien-aimé Marcel, très exactement transposées sur son visage lors d'une performance, et l'annonce de recherche de l'ennemi public est présentée au Botanique à Bruxelles, dans une exposition rendant hommage aux "Marcel" de l'art¹. Résolument transmédiatique, dans et hors du livre, le conceptualisme de Cécile Mainard s'inspire du ludisme fictionnel bourgeois (il y a du Pierre Ménard en arrière-plan), mais installe son univers propre, dans une dynamique d'écriture et de création dans laquelle l'invite à jouer ensemble se prolonge au-delà de la lecture. Un véritable roman donc, une aventure dans la fabrique de l'art.

Magali Nachtergaele

CÉCILE MAINARD, ROMAN D'EXPOSITION – PERFORMANCE UNDER READING CONDITIONS, COLL. SHUSLARRY, ART&FICTION, LAUSANNE, FÉVRIER 2023, 170 P., 14€. ISBN : 978-2-88964-049-2



AM91
EDITIONS

¹ Les Marcel – Collection R.PATT, Le Botanique, Bruxelles, du 25.05 au 30.07.23.